

C'est elle. Une silhouette, à la fenêtre, surgie de l'ombre, une gamine. Elle se penche, la main posée sur la rambarde, attirée sans doute par un bruissement de rires, dans la rue : celui d'un élégant cortège de robes satinées et de costumes gris.

Elle se retourne, semble héler quelqu'un : c'est un mariage, viens, viens voir. Elle insiste, d'un geste de la main, impatiente, elle appelle encore, qu'on la rejoigne, vite. C'est si beau, ce chatouement d'étoffes, ce lustre des chignons. C'est elle, au deuxième étage d'un immeuble banal, une petite silhouette qui rentre dans l'histoire, au hasard d'un mouvement de caméra.

Elle est vivante, elle trépigne, celle qu'on ne connaît que figée, sur des photos en noir et blanc. Elle a douze ans. Il lui en reste quatre à vivre.

Ce sont les uniques images animées d'Anne Frank. Des images muettes, celles d'un court

film amateur tourné en 1941, sans doute par des proches des mariés. Sept secondes de vie, à peine une éclipse.

Comme elle est aimée, cette jeune fille juive qui n'est plus. La seule jeune fille juive à être si follement aimée. Anne Frank, la sœur imaginaire de millions d'enfants qui, si elle avait survécu, aurait l'âge d'une grand-mère ; Anne Frank l'éternelle adolescente, qui aujourd'hui pourrait être ma fille, a-t-on pour toujours l'âge auquel on cesse de vivre.

Anne Frank, que le monde connaît tant qu'il n'en sait pas grand-chose. Une image, celle d'une pâle jeune fille aux cheveux sagement retenus d'une barrette, assise à son petit secrétaire, un stylo à la main. Un symbole, mais de quoi ? De l'adolescence ? De la Shoah ? De l'écriture ?

Comment l'appeler, son célèbre journal, que tous les écoliers ont lu et dont aucun adulte ne se souvient vraiment ? Est-ce un témoignage, un testament, une œuvre ? Celle d'une adolescente enfermée pour ne pas mourir, dont les mots ne tiennent pas en place.

Celle d'une jeune fille, qui n'aura pour tout voyage qu'un escalier à monter et à descendre,

moins d'une quarantaine de mètres carrés à arpenter, sept cent soixante jours durant.

Anne Frank à laquelle sont dédiés des chansons, des poèmes et des romans, des requiems et des symphonies. Son visage est reproduit sur des timbres, des tasses et des posters, son portrait est tagué sur des murs et gravé sur des médailles. Son nom orne la façade de centaines d'écoles et de bibliothèques, il a été attribué à un astéroïde en 1995. Ses écrits ont été ajoutés au registre de la « Mémoire du monde » de l'Unesco en 2009, aux côtés de la Magna Carta.

Anne Frank qui, à l'été 2021, fait la une des actualités néerlandaises : à Amsterdam, des manifestants anti-pass sanitaire brandissent son portrait, ils scandent : « Liberté, liberté. »

Anne Frank vénérée et piétinée.

Le 18 août 2021, j'ai passé la nuit au Musée Anne Frank, dans l'Annexe.

Je suis venue en éprouver l'espace car on ne peut éprouver le temps. On ne peut pas se représenter la lourdeur des heures, l'épaisseur des semaines. Comment imaginer vingt-cinq mois de vie cachés à huit dans ces pièces exigües ?

Alors, toute la nuit, j'irai d'une pièce à l'autre. J'irai de la chambre de ses parents à la salle de bains, du grenier à la petite salle commune, je compterai les pas dont Anne Frank disposait, si peu de pas.

Comment l'appeler ? Je dis *Anne*, mais cette fausse intimité me met mal à l'aise. Je ne peux pas dire *Anne*, quelque chose m'en empêche, qui, au cours de ma nuit, se matérialisera par l'impossibilité d'aller dans sa chambre. Alors je dis *Anne Frank*, comme on fait l'appel, comme on évoque l'ancienne élève brillante d'un collègue fantomatique. Deux syllabes.

La nuit, je me la figurais semblable à un recueillement, à un silence. J'imaginai la nuit propice à accueillir l'absence d'Anne Frank, je me préparais à être au diapason du vide, à le recevoir.

Je me suis trompée. La nuit s'est habitée, éclairée de reflets ; au cœur de l'Annexe, une urgence se tenait tapie encore, à retrouver.

En ce mois de mai 2021, Amsterdam, comme Paris, est encore partiellement confinée. L'entretien avec le directeur du Musée, Ronald Leopold, aura lieu par écrans interposés. Cette conversation est déterminante ; lui seul peut m'accorder l'autorisation de passer une nuit dans l'Annexe. Nous discutons de choses et d'autres, une façon de faire connaissance. S'il se réjouit de l'écho que rencontre encore l'histoire d'Anne Frank, le directeur regrette que cette adoration pour la jeune fille fasse de l'ombre à son œuvre, celle d'une autrice prodige.

Certains viennent chaque année, depuis des décennies, se recueillir dans sa chambre. Ils laissent des lettres, des peluches, des chapelets, des bougies. Il n'est pas rare qu'une visiteuse du musée refuse de quitter l'Annexe, persuadée d'être la réincarnation de la jeune fille.

S'identifier à ce point laisse le directeur perplexe. L'appeler par son prénom, comme le font certains de ses collègues, l'embarrasse également.

Bien sûr, travailler journallement au Musée crée une proximité avec elle, mais Anne Frank n'est ni une parente, ni une amie.

À ce propos, il n'a nullement l'intention de me soumettre à un questionnaire, mais Leopold aimerait savoir : que représente la jeune fille pour moi ?

Je fais comme si mon projet était mû par quelque chose de rationnel. J'adopte un ton détaché, je parle de mon travail, des jeunes filles qui sont au cœur de mes romans : toutes se confrontent à l'espace qu'on leur autorise. Toutes, aussi, ont vu leurs propos réinterprétés, réécrits par des adultes.

J'improvise.

Je n'ose lui dire la vérité, craignant que Ronald Leopold me prenne pour une illuminée, obsédée par Anne Frank. Je ne peux lui expliquer que ce projet d'écriture est un désir que je ne comprends pas moi-même, il me poursuit depuis qu'il s'est matérialisé, il y a quelques semaines.

Une nuit d'avril, deux syllabes, que je prononce, peut-être, dans mon sommeil, surgissent de l'enfance. Anne. Frank.

Je n'ai pas pensé à elle les jours précédents, je n'ai rien lu à son sujet. Je me souviens à peine du *Journal*. Son nom s'impose à la nuit. Anne Frank est l'objet de mon éveil, le sujet que rien ne dissipe les jours suivants. Elle résonne avec quelque chose dont je n'ai pas encore conscience.

Je ne peux pas avouer au directeur que je ne sais pas ce qu'elle est pour moi, mais que je dois écrire ce récit.

Même au travers d'un écran, mon malaise doit être palpable. Ronald Leopold me rassure, nul besoin de lui répondre tout de suite. Le soir même, je lui envoie un mail. Il y a certainement des raisons « objectives » à mon envie de me lancer dans ce projet : comme à quantité d'enfants, mes parents m'ont offert le *Journal*, j'ai commencé à écrire pour faire comme elle. Ma mère a été cachée, enfant, pendant la guerre. Je suis juive. Mais je crois que tout ceci est sans importance, ou du moins, ça n'est pas suffisant pour expliquer ma volonté d'écrire ce texte. Je termine mon message d'une pirouette, en citant Marguerite Duras : « Si on savait quelque chose de ce qu'on va écrire, avant de le faire, avant d'écrire, on n'écrirait jamais. Ce ne serait pas la peine. » La réponse ne tarde pas : Ronald Leopold me

propose de rencontrer virtuellement une universitaire, aujourd'hui à la retraite.

Laureen Nussbaum est l'une des dernières personnes en vie à avoir bien connu les Frank, et c'est aussi une pionnière : elle étudie le *Journal* en tant qu'œuvre littéraire depuis les années 1990.